

Articoli/Articles

CONTROVERSES ET SUASOIRES INTIMES
DANS LA PENSÉE THÉRAPEUTIQUE DE GALIEN

DANIELLE GOUREVITCH
École Pratique des Hautes Études, Paris, F

SUMMARY

PERSONAL CONTROVERSIES IN GALEN'S THERAPEUTICAL THOUGHT

After the important colloquium at Columbia University in New York on popular medicine in Graeco-Roman antiquity, under the guidance of W.V. Harris three years ago (see the Proceedings published by Brill in 2016), I thought that it could be useful to come back to personal doubts and intimate controversies in Galen's therapeutic books, whenever he believed that he had to offer some possible solution when there was a serious medical problem to find an answer to.

J'ai eu récemment la chance de participer à un colloque new-yorkais organisé par William V. Harris (Columbia University) consacré à la notion bien difficile à cerner d'une médecine populaire; dans les actes publiés chez Brill en 2016, sous le titre de *Popular Medicine in Graeco-Roman Antiquity: Explorations*, j'examine ainsi *Popular medicines and practices in Galen*. Il est temps de revenir sur ce thème, pour constater que Galien est plein de contradictions dans ses choix, qu'il les constate lui-même ou qu'elles lui échappent, et d'essayer de comprendre sur quoi et pourquoi de telles controverses intimes se présentent avec des erreurs volontaires et des erreurs involontaires de raisonnement, destinées à persuader on ne sait qui

Key words: Galen - Therapeutics - Intimate controversies

pour le moment, des suasoires¹. Et je raconterai pour commencer une histoire, l'histoire de l'homme et du cochon.

Une affaire de cannibalisme involontaire, viande porcine et chair humaine

Une sinistre anecdote de consommation d'une viande humaine présentée comme porcine est narrée dans le *De simplicium medicamentorum facultatibus* (X II 2, *De sanguine suillo* = K XII 254-255). Le récit veut illustrer une affirmation d'hématologie, comme quoi "le sang de porc est humide et moins chaud mais particulièrement proche (ἔοικός) du sang humain, surtout quant à sa crase (κρᾶσις)", et Galien la justifie par une affirmation plus large, "s'il est vrai que les chairs des porcs sont proches de celles des hommes"². Il poursuit par son histoire, une de celles que nous pourrions appeler "histoires de brigands":

Nous savons en effet qu'auparavant déjà ont été pris sur le fait des aubergistes (πανδοκεύς) et des bouchers (μάγειρος) dans l'acte même de vendre comme porcines des viandes (κρέα)³ humaines, et le fait est qu'aucun de ceux qui les mangeaient ne s'apercevait d'aucune différence. Et j'ai même entendu des personnes crédibles (πιστός) raconter que leur avait été servie dans une auberge une sauce abondante avec des viandes exquises et qu'une fois rassasiés ils avaient découvert un morceau de doigt, son extrémité distale, avec l'ongle; et que, dans la crainte que les gens de l'auberge ne les mangeassent à leur tour comme étant habitués à cela, ils sortirent sur le champ et, ayant vomi ce qu'ils avaient ingéré, reprirent leur chemin. Ils dirent aussi que peu de temps après les gens de l'auberge furent pris sur le fait pour avoir égorgé des humains. Si bien qu'on peut vraisemblablement estimer que le sang des porcs est très semblable à celui des hommes, puisqu'en effet c'est du sang que vient la première fabrication des chairs et après cela leur nourriture.

En résumé: puisqu'au goût on peut confondre les deux "viandes", c'est que les deux sangs se ressemblent aussi! Galien remplace le raisonnement sérieux par la séduction de l'horreur d'un véritable

conte populaire qu'il pense pouvoir exercer sur des esprits qui ne demandent qu'à être frappés et convaincus par l'émotion.

L'urine de cochon et les autres urines

L'anecdote peut donc servir à renforcer l'idée que le sang de porc ressemble extrêmement au sang humain, et que donc on pourrait utiliser celui-là à la place de celui-ci quand le sang humain passe pour utile au traitement d'une maladie⁴, puisqu'un passage du même au même est toujours possible (ὁμοῖα τῶν ὁμοίων), Galien en a fait l'expérience (v. πειράω). Mais de ce fait les urines⁵ du cochon et de l'homme se ressemblent aussi: dans le même ouvrage⁶ on lit que

l'urine humaine est la plus faible de toutes les autres, sauf celle des cochons domestiques qu'on a châtrés. De ce porc en effet le tempérament de tout le corps est semblable à celui de l'homme, et son urine est également faible.

Mais on préfère en thérapeutique utiliser de l'urine humaine, malgré le dégoût qu'elle provoque; ce dégoût est fonction de la source humaine précise (enfant ou adulte, autrui ou soi-même), et de son mode d'administration: va-t-on la boire, ou l'utiliser en affusion⁷, en goutte à goutte, pour humecter un linge etc.

Goûter les urines humaines est absolument dégoûtant, et une homme excellent tant dans ses mœurs que dans sa vie ne put se résoudre à boire de l'urine d'enfants (παιδῶν)⁸, alors qu'il souffrait de la peste en Syrie⁹, épidémie pendant laquelle, sembla-t-il, bien des gens qui en avaient bu et d'enfants et d'adultes avaient été sauvés par cette urine¹⁰.

Bien que moins cauchemardesque, c'est encore un témoignage vague et bien déroutant, qui n'est précis ni géographiquement ni chronologiquement, puisque, d'une part, la peste a duré plus que "l'espace d'un instant", et que, d'autre part, sa seule qualité repose en tout et pour tout sur la valeur morale du sujet: τις ἀνήρ ἀξιολόγος ἦθει καὶ βίω. Mais enfin et surtout compte sa coïncidence avec le senti-

ment de Galien! On croit découvrir un mécanisme de projection du dégoût théorique éprouvé par le médecin, qui ne donne nulle part, que je sache, d'expérience personnelle sur ce point.

Alors, avons-nous envie de lui répondre, choisissez de l'urine animale! Non, Galien ne voudrait pas non plus (*De compositione medicamentorum secundum locos* I 8 = K XII 475 et s.), car, dit-il, “moi je sais que tous les hommes sauf bien peu préféreraient largement mourir plutôt que de boire de l'urine d'âne” (et ça, il le sait mieux qu'Apolonius qui lui en prescrivait). Et le maître de Pergame va plus loin en affirmant (*De compositione medicamentorum secundum locos* I 8 = K XII 476) qu' “aucun homme raffiné (*καθάριος* et non *pur*, *καθαρός*, que semble avoir lu certain traducteur) ne pourrait supporter même un seul jour d'en avoir des affusions sur la tête”, de l'urine de chameau par exemple, ce qui pourrait être un souvenir de ses études en Egypte.



Fig. 1. La Syrie romaine (en foncé)

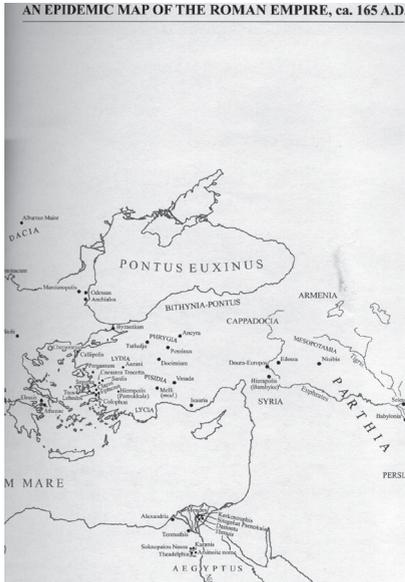


Fig. 2. Carte du livre déployée, page de droite (lire à G *Internum mare*)



Fig. 3. Le foulon de Sens, les pieds dans le bassin d'urine

L'urine en effet a un pouvoir décapant, comme le savent clairement bien des gens et en particulier les foulons (γναφεῖς ou κναφεῖς), qui nettoient nos vêtements sales et nous, médecins, qui l'utilisons pour la gale (ψώρα) et la "lèpre" (λέπρα). On notera que Galien aime bien les références à des métiers connus; c'est un élément de son argumentaire, ce qui justifie mon renvoi à mon *Archéologie de la médecine romaine*¹¹.

Les affusions d'urine ne sont donc tolérées ou conseillées par Galien que s'il n'y a vraiment pas moyen de faire autrement, et sur des sujets choisis, si l'on peut dire, négativement (*De simplicium medicamentorum facultatibus* X 25, *De urina* = K XII 285-287):

Quant aux parties intimes, lorsque c'est là que siège l'affection (πάσχη), les médecins y font couler l'urine, comme aussi aux oreilles qui suppurent;

et c'est encore avec de l'urine qu'ils traitent les gourmes (ἀχώρας) et les teignes (πίτυρα), en en répandant sur la tête. Mais c'est une pratique dont le dégoût nous détourne, du moins lorsque nous avons pour cela d'autres remèdes sous la main; (mais enfin pour ce qui est des ulcères des pieds ou des blessures nerveuses), moi-même j'en ai soigné bien souvent à l'urine, sur des patients qui étaient des esclaves ou des paysans¹², loin de chez eux, en voyage loin de tout médecin. En effet ayant mis de la charpie à l'endroit de leurs ulcérations, et ensuite ayant de l'extérieur enroulé autour un linge, et l'ayant attaché, chaque fois qu'ils étaient pris du besoin d'uriner, j'ordonnai (le texte n'est pas clair) qu'ils mouillent du doigt leurs plaies avec l'urine et qu'ils ne l'enlèvent (v. λύω) qu'à complète guérison. En effet j'y aussi consenti, si j'avais appris que quelqu'un d'autre dans une campagne privée de médecins arrosait les lésions à l'urine, lorsqu'elles siégeaient dans les parties inférieures du thorax, jusqu'à l'extrémité des pieds, tandis que les ulcérations sur la tête ou le visage je répugnais à laisser quelqu'un les inonder d'urine. Et pourtant un médicament préparé (σχευάζω) avec de l'urine d'enfant (παιδός), que certains appellent chrysocolle parce qu'on s'en sert pour souder de l'or, est, je le dis bien (φημί), excellent pour les ulcérations difficiles à guérir.

Puis suivent les détails de sa fabrication, expliquant que une fois que l'enfant a pissé dans un mortier de bronze et qu'on a écrasé au pilon avec d'autres produits] “jusqu'à ce que le remède ait la consistance du miel (μελιτώδη σύστασιν σχῆ)”, alors dans ces conditions, devenu une espèce de crème, “il n'a rien de dégoûtant (βδελύπιαν οὐδεμίαν ἔχει)”, et on peut en mettre sur la tête et sur n'importe quelle partie du corps en la versant dessus (καταχέω). Puis l'auteur revient à l'urine bue.

Le foie du cochon

Revenons au cochon, mais cette fois à son foie. Galien rapporte que, jeune garçon, il a entendu parler d'un Thrace de Bithynie qui avait tué un certain nombre de gens grâce à une plante “capable de faire couler le sang” (*De purg. med. fac.* 4 = K. XI 336-339).

Voici donc cette nouvelle anecdote, pleine de flou, de contradictoire et d'impossible, à propos des noms des médicaments qui tirent le



Fig. 4 - Carte d'Asie mineure, avec la Bithynie (en foncé)

sang d'un coup, car, prétend Galien, “*même si je les connaissais de façon certaine, je ne voudrais les dévoiler dans mes écrits*”.

Mais il me paraît sans danger de dire ce qui m'est arrivé chez les Thraces de Bithynie alors que j'étais encore enfant (ἔτι παιδῶν ἡμῶν). Quelqu'un trouva une plante capable de faire couler le sang (προσαράμενον) de qui la manipulait et, ainsi, de le faire périr. Et comme il était mort un certain nombre de gens de la même façon, en cherchant à évaluer de façon plus stricte (adv. ἀκριβῶς) ce qui s'était passé, on découvrit l'empoisonneur (φαρμακεύς) et on le conduisit auprès du préfet. Ce qu'avait fait ce personnage n'était pas seulement d'avoir tué l'homme en question¹³ (mais on voulait aussi savoir) si quelqu'un d'autre l'avait instruit, ou si quelqu'un l'avait appris de lui. Il dit qu'il n'avait appris cette plante de personne mais qu'un jour, apportant un foie de porc dans un faubourg, il posa lourdement les entrailles sur une herbe (βοτάνη), et ensuite, le reprenant, il vit des liquides ressemblant à du sang qui coulaient de tout le foie sur l'herbe en question. Et par conséquent c'était une conjecture vraisemblable (στοχάζομαι, στοχαστικῶς) que cette herbe faisait couler le sang (ἔλκειν). Et alors il en donna pour voir (πέριρας ἔνεκα) à quelqu'un de ceux qui se trouvaient là par hasard. Et une fois qu'il eut trouvé ce qu'il

avait espéré (ἤλπισεν), il s'en servit criminellement par la suite. Et il dit qu'il n'avait indiqué la plante en question à personne d'autre. C'est ce que dit l'empoisonneur soumis très durement à la question. Le préfet du coup se rendit compte que la plante poussait partout. Alors il fit bander les yeux de l'empoisonneur pour le conduire à la mort afin d'éviter qu'il indiquât la plante à quelqu'un.

Pour sa défense donc le malheureux avait expliqué qu'il avait fait la découverte de cette possibilité par hasard, grâce à une bonne observation: il constata que le sang coagulé d'un foie de porc qu'on apportait au marché se mettait à couler à nouveau au contact de cette herbe. Il fit une expérience aléatoire, essayant celle-ci sur des inconnus et découvrit que ça marchait très bien, ce qu'il avait espéré! Il fut exécuté sans qu'il pût révéler le nom de cette plante très commune. Histoire extrêmement bizarre, mais qui, me semble-t-il, ne justifie pas l'expression assez commune de *Galenus fabulator*. Galien était un gamin certes, mais en somme, étant sur place, il a pu savoir de quoi on parlait, sinon de quoi il s'agissait exactement, et adhérer aux bruits qui couraient. Il n'en dit pas plus, mais se garde bien aussi de dire que c'est certainement faux! Il fait le mystérieux, montrant ses scrupules¹⁴, insinuant qu'il en sait plus qu'il n'en dit, mais tout laisse à croire qu'il s'est bien passé quelque chose, même si un foie n'est pas un animal, humain ou pas! Le plus extraordinaire dans cette affaire c'est que ce n'est pas Galien qui raisonne juste, allant jusqu'à ne pas envisager les objections qui pourtant sautent aux yeux, mais que c'est le malheureux empoisonneur, qui fait une tentative scientifiquement très raisonnable sinon très morale d'expérimentation avant l'heure, avec des étapes que Galien recommande ailleurs: pour trouver il faut "prendre une voie conjecturale pour aboutir à la découverte de ce que l'on cherche", puis "confirmer par l'expérience τῆς πείρας les résultats escomptés par le raisonnement" (*De com. med. per genera* VI 7 = K XIII 887, avec στοχαστικώς, εὔρεσις, ἐλπίζειν, πείρα, qui sont les mots du condamné)¹⁵. Donc

tout porte à croire qu'il s'agit d'une découverte fortuite par un sujet fruste mais intelligent.

Autres foies: la rage et la nyctalopie

“Certains ont écrit (ἔγραψάν τινες) que le foie d'un chien enragé, mangé grillé, était un remède pour ceux qui avaient été mordus par ce chien; et je sais (οἶδα) que certains de ceux qui en avaient ingéré sont restés en vie; cependant ils n'avaient pas seulement pris ce foie, mais avaient aussi fait usage par la suite d'autres remèdes, dont nous avons l'expérience (πεῖραν ἔσχομεν) dans des cas de rage, et j'ai entendu dire (ἤκουσα) que certains patients qui n'avaient fait confiance qu'à ce remède étaient morts par la suite” (*De simplicium medicamentorum facultatibus* XI 10 = K XII 335, *De iecure canis rabidi*). Plusieurs remarques sont à faire ici sur les débats intimes de Galien face à des cas gravissimes: d'abord se fier à un texte écrit lui semble certainement préférable au choix d'un racontar, même si de tels récits douteux ne sont pas à rejeter totalement; mais le savoir qu'il affirme ensuite mérite d'autant moins de crédit qu'il s'agit d'un cas comique de raisonnement *post hoc ergo propter hoc*, décrédibilisé par un emploi avoué d'une polypharmacie, elle-même illusoire: il est impossible que Galien ait guéri des enragés¹⁶, quelle qu'ait été la sauce ou la cuisson du foie! Enfin le jeu du nous pluriel, du nous de majesté et du simple je singulier pose les problèmes habituels, mais je n'y vois pas le désir de tromper le lecteur que certains y ont vu.

D'autres foies vont faire leur entrée dans le texte de Galien: foie de lézard, foie de loup, foie de chèvre¹⁷ et foie de bouc, bons pour la nyctalopie, ce qui est parfaitement exact bien que Galien n'ait absolument aucune idée du pourquoi, comme je l'ai déjà démontré¹⁸. Un même apport de vitamine A et de bêta-carotène (carottes, épinards, fruits, baies etc.) serait bon aussi pour les leucomes de l'enfant, si du moins ces taches blanches que décrit Galien sont bien des taches de Bitôt, découvertes et analysées par le médecin français Pierre Bitôt

en 1863. Mais cette fois Galien déclare intellectuellement forfait d'une tout autre manière, par l'abandon du traitement aux femmes.

La salive et les crachats

Ovales, triangulaires ou de formes irrégulières, jaunes ou blanches autour du globe oculaire, ces accumulations de débris de kératine situés superficiellement dans la conjonctive ne sont que des petits ennuis et ne relèvent que des "remèdes de bonne femme": s'ils ne font pas de bien, ils ne feront pas de mal, se satisfait Galien¹⁹. Dans le *De remediis parabilibus*²⁰, II 4 il aborde les *parabilia medicamenta ad oculorum morbos* (εὐπόριστα φάρμακα), avec en 6 les remèdes *de cicatibus oculorum et albuginibus* = K XIV 411-412; on s'en prend à eux grâce à une série de ιαμάτα, et non de φάρμακα. Je me dis que le choix de ce mot (ιαμάτα) a un sens, désignant quelque chose de vague qui guérit mais non un véritable remède, disons un truc, inférieur! C'est encore une tactique auto-persuasive de Galien, citant mas n'en pensant pas moins. Le cas particulier du petit enfant arrive à la fin de ce paragraphe 6, p. 412: ἐὰν δὲ παιδίῳ σμικρῷ λεύκωμα γένηται. Galien pense-t-il qu'il n'y peut rien? En tout cas il laisse faire la mère (ἡ μήτηρ τοῦ παιδίου), lui conseillant de mastiquer de la gomme ammoniacque et de la souffler dans les yeux de son petit, ou encore d'utiliser du sang menstruel d'une femme de la famille (καταμηνίῳ τῆς τινὸς ἐκ τῆς ἰδίας συγγενείας), ou enfin de s'entailler le petit doigt et de mettre le sang qui coule sur l'œil de l'enfant (καταβρέχω arroser, tremper).

Autre femme, la nourrice et, cette fois, sa salive dans *De simplicium medicamentorum facultatibus* X 16 = K XII 288-290, pour le lichen (λειχήν) des nourrissons, qui n'est pas bien grave non plus:

Donc c'est avec cette salive que les nourrices (αἱ τροφαί) pour leur part traitent les lichens de leurs nourrissons, s'humectant le petit doigt

puis frottant la peau atteinte. Et cela, elles le font à plusieurs reprises de manière à conserver entre les applications la puissance venue de la salive dans son action sur le lichen.

Galien tente une forme de justification: ça va marcher parce que le bobo est chaud et sec et la salive humide et froide.

Nous allons voir que l'incantation qui accompagne le geste thérapeutique ne sert à rien et Galien va ainsi trouver le moyen de reprendre le dessus et de justifier des remèdes douteux. En effet

il y a aussi bien des paysans qui mâchonnent des grains de blé et les placent sur des furoncles. Ce blé en effet dissout et obtient la coction, alors que si les grains macèrent dans l'eau, ils ne sont pas aussi efficaces. Il est donc clair que la salive en elle-même rend le procédé fort et utile... A moi-même quelqu'un a demandé de lui indiquer une incantation pour se débarrasser des scorpions; l'ayant prononcée une fois, il cracha sur le scorpion; et ensuite il la prononça une deuxième fois et cracha à nouveau; et quand il eut prononcé la formule une troisième fois et craché sur le scorpion, celui-ci mourut. Mais par la suite, moi, je vis un scorpion mort, sans qu'on eût prononcé d'incantation, par l'effet de la seule salive. Et plus précisément il subit son sort rapidement avec le crachat de gens affamés et assoiffés, mais pas vite si ce sont des gens qui s'étaient remplis de nourriture et de boisson, et de façon proportionnée chez les autres.

Ici Galien aborde des problèmes de santé auxquels tout le monde a pu être confronté, piqures et morsures d'animaux étant particulièrement fréquentes quand on marche pieds nus; il s'introduit lui-même dans une thérapeutique magique qu'il rationalise en mettant en avant son autorité.



Fig. 6 - Un scorpion

Il n'arrive tout de même pas à expliquer comment le scorpion attend tranquillement les crachats et les paroles sacrées!

De quelques amulettes

Cette association salive, crachat et formule permet de passer au cas des amulettes, pures en leur seule matière ou associées à des formules inscrites ou à des incantations, que Galien adopte ou dont il se débarrasse selon l'effet suasorial qu'il désire.

Voyons le cas d'un enfant présumé épileptique, dont nous ne savons ni le nom ni la filiation, mais dont nous connaissons le niveau social et le lieu de résidence, qui pose au maître un problème de raison et de conscience:

La racine de la pivoine a, dans son ensemble, un pouvoir extrêmement desséchant, si bien que je ne saurais abandonner l'espoir qu'on ait eu raison de lui faire confiance (εὐλόγως πεπιστεῦσθαι) pour soigner l'épilepsie des enfants, même suspendue (en amulette). Et je connais un enfant (καὶ



Fig. 7 - Racine de pivoine

οἰδά γέ ποτε παιδίου) qui n'avait eu absolument aucune attaque d'épilepsie pendant huit mois, depuis qu'il portait un morceau de racine (de pivoine); mais lorsque, d'une façon quelconque, l'amulette se détacha de son cou, il fut immédiatement saisi d'épilepsie, et lorsqu'un autre morceau de racine lui fut attaché, il se trouva à nouveau parfaitement bien. Il me sembla que qu'il valait mieux, pour faire une véritable expérience (περίουσις ἔνεκα), enlever à nouveau la racine. C'est ce que je fis. L'enfant fut à nouveau saisi de convulsions. J'attachai à son cou un gros morceau de la racine, bien frais; et depuis ce temps-là l'enfant fut désormais en parfaite santé (ἤδη τοῦ λοιποῦ τελέως ὑγιῆς ἐγένετο) et n'eut plus d'attaques d'épilepsie. Il était donc logique (εὐλογον) d'estimer, ou bien que certaines particules de la racine, en tombant puis en étant attirées par l'inspiration, avaient un effet thérapeutique sur les parties affectées; ou bien que l'air lui-même était transformé et altéré par la racine.

Donc on remet la racine et l'enfant va bien (*De simplicium medicamentorum facultatibus* VI 3 = K XI 859-861). Galien n'est pas complètement satisfait d'une telle expérience paradoxale, car la guérison obtenue ne lui paraît pas vraiment rationnelle²¹. Peut-on trouver une explication médicale? Faut-il se résigner à y voir un miracle de la crédulité? Pour nos médecins d'aujourd'hui, si l'enfant a réellement été amélioré, c'est qu'il n'était pas épileptique; il était suggestible, et peut-être même simulateur.

Cette amulette partiellement rationnelle chatouille la raison de Galien, qui sait bien que d'autres amulettes anti-épileptiques étaient purement et simplement magiques: le J. Paul Getty Museum possède une feuille d'or inscrite, pliée et roulée dans un étui, qu'une certaine Aurélia portait pour se protéger d'un mal noté par les deux mots de ἐπιληψία (attaque brutale, correspondant souvent à l'épilepsie d'aujourd'hui) et πτωματισμός (chute) (pl. 90, 5)²². Revenons à l'amulette de pivoine qui serait rationnelle, car la racine de cette renonculacée est considérée comme l'un des antispasmodiques botaniques les plus puissants, contre des troubles que nous dirions neuro-psychiatriques aujourd'hui, alors imputés à l'influence de la lune.

Selon l'*Herbarius* du pseudo-Apulée, le *lunaticus* est celui qui *cursum lunae patitur* (9, CML I 4, p. 41); on lui donnera de la pivoine *si lunatico iacenti inposita fuerit, statim se levat ut sanus* (65, CML I 4, p. 120). À cette amulette éphémère qu'est la racine de pivoine, on en a préféré d'autres non-périssables, en des pierres semi-précieuses, qui nous ont effectivement été conservées en grand nombre.

Mais avant d'aller plus avant, ce passage galénique mérite d'être rapproché d'un autre texte, cette fois dans le *De diebus decretoriis* III 2 (= Kühn IX 902–903): “les œuvres de la lune sont grandes..., elle veille sur les périodes des épileptiques”. Or la pivoine (*paonia officinalis* L.), aux nombreux noms si pittoresques baignés de religiosité et de sympathie magique, est la plante de la lune dans tous les herbiers astrologiques, textes qui, à la frange de la médecine et de la magie, associent les plantes aux sept planètes, aux douze signes du zodiaque et aux trente-six décans²³. On se rappellera que la notion de “maladie sacrée”, marquée par une possession divine qu'Hippocrate tenta d'éradiquer, a eu néanmoins la vie dure. Or, l'un des recueils établis par Gribomont dit que

la plante de la lune est la pivoine... Au moment où la lune décroît, elle est utile pour un très grand nombre de choses. Si on fait un onguent à partir de son suc et de l'huile de rose, on éloignera les maux de la fièvre tierce et de la fièvre quarte. Si quelqu'un est possédé par un démon quelconque et si on brûle sa racine comme de l'encens, le démon fuira immédiatement. Mais si, pour une des maladies ci-dessus, tu la fais porter en amulette ou si tu en fais une fumigation lorsque la lune croît, alors le mal augmentera.

Selon un autre recueil, et non sans contradiction,

... pour l'homme atteint d'épilepsie, à partir du quinzième jour, avant ce qui est appelé la décroissance, donne chaque jour trois feuilles de la plante à la personne atteinte d'épilepsie et à la fin elle sera guérie...²⁴.

Il n'est pas question de faire une compilation et une exégèse complètes de tous les textes de ce genre, ne serait-ce que parce que Galien

n'est pas un adepte inconditionnel de cette tradition; mais il peut très bien avoir lu tel ou tel de ces textes dont la tradition, certainement antérieure à son temps, s'est maintenue bien après lui; s'il ne s'y fie jamais intégralement pour soigner ses malades, il n'ignore pas ces pratiques et il sait que sa clientèle peut y croire²⁵; le désir de guérison tout de même l'emporte sur la raison.

Les pierres, anépigraphes ou inscrites

Voyons la pierre dite ὀμφατίτης à la fin du chapitre sur le jasper vert (*De simplicium medicamentorum facultatibus* IX 19 = K XII 207): “Un homme vraiment digne de foi a dit (ἀνὴρ ἀξιόπιστος ὄντως ἔφη) que la pierre omphatitès attachée (= en amulette) est utile (v. ὠφελεῖν) à ceux qui sont mordus par une vipère”. S'il s'agit de l'omphacite, c'est une pierre verte, couleur bonne pour la santé (des yeux en particulier²⁶, mais pas seulement): du vert pâle au vert foncé, mais parfois presque incolore, c'est un minéral de la famille des silicates, qui n'a été déterminée en tant que telle qu'en 1915; son nom vient d'ὄμφαξ, le raisin pas mûr. Galien enchaîne avec un doute méthodologique qui le fait hésiter: bien que l'homme soit fiable, “les propriétés (δυνάμεις) de ce genre sont en dehors d'un usage dans un cadre méthodologique (κατὰ μέθοδον)”. On voit que Galien se risque à raisonner sur deux niveaux d'efficacité de telles pierres, ou deux niveaux de constat d'efficacité. Il enchaîne d'ailleurs avec une autre pierre dans les bleus, n° 20, un saphir dont on croit (πεπίστευται), dur comme fer, qu'il est efficace contre les morsures du scorpion, encore lui. Ici donc Galien s'en sort en récupérant des témoignages d'une valeur douteuse, plus affective que rationnelle.

Qu'en est-il si les pierres sont inscrites? Nous prendrons l'exemple de la pierre de Néchepso, amulette en jasper, le plus souvent vert:

Il y a des gens pour témoigner (τινες ... μαρτυροῦσι) d'une qualité particulière de certaines pierres, que possède effectivement le jasper vert (ὁ

χλωρός ἴασπις), qui, porté en amulette, fait du bien (ὠψελῶν) à l'estomac et à la bouche du ventre. Certains (ἐνιοι) aussi le font monter en bague et y font graver le serpent aux rayons, exactement comme l'a prescrit le roi Néchepso dans son XIV^{ème} livre. J'ai moi-même une preuve satisfaisante (κἀγὼ πείραν ικανὴν ἔχω) de l'efficacité de cette pierre: j'ai fait faire un collier de petites pierres de cette sorte, je me le suis passé au cou, en lui donnant une longueur telle que les pierres me touchent la bouche du ventre (καὶ ὀρμάθειόν γέ τι ποιήσας ἐκ λιθιδίων τοιοῦτων ἐξήπτον τοῦ τραχήλου σύμμετρον οὕτως, ὡς ψάθειν τοὺς λίθους τοῦ στόματος τῆς γαστροῦς). Elles se sont montrées tout à fait efficaces, bien que n'y ait pas figuré le motif voulu par Néchepso (*De simplicium medicamentorum facultatibus IX 19 = K XII 207, texte corrigé par Bonner*).

Ce Néchepso (vers 145-135 av. J.-C.) aurait en effet écrit un traité d'astrologie contenant de telles prescriptions médicales; il y conseillait de porter contre les maux de ventre un jaspe vert avec l'image d'un serpent radié, associé par les astrologues au premier décan du lion, nommé Chnoubis, Chnoumis, Chnouphis, le serpent égyptien à la tête de lion rayonnant²⁷ sur les gemmes qui nous sont parvenues²⁸. Proclamer que l'amulette marche aussi sans inscription dédouane Galien de l'accusation de magie, ou du moins le rend moins suspect et lui permet par conséquent de faire de ces pierres des médicaments simples normaux.

Le raisonnement est explicité avec le cas de l'hématite (et de quelques autres pierres) dans le cadre d'une réflexion sur les qualités des médicaments simples qui ne peuvent être découvertes que par l'expérience. Pour elles (*De simplicium medicamentorum facultatibus IX 2 De lapidibus = K XII 192*) il y a primauté de l'observation courante sur le raisonnement qui ne vient qu'après:

les facultés qui relèvent du caractère particulier de la substance considérée ne relèvent, on l'a montré, ni d'une méthode (ἀμέθοδοι) ni d'un raisonnement (ἄλλογοι) et ne peuvent être connues que par l'expérience (δι' ἐμπειρίας μόνης). Nous ne savons pas (οὐκ ἴσμεν) en effet pourquoi l'hématite appliquée à une blessure qui saigne fait cesser l'écoulement de sang.

Nous, qui ne sommes plus le nous de Galien, nous y subodorons une magie par analogie à laquelle nous sommes plus ou moins habitués, l'hématite bien qu'étant noire colorant en rouge l'eau de refroidissement lorsqu'on la taille, grâce à son composant d'oxyde de fer; de ce fait on la dit encore aujourd'hui efficace pour les varices et pour tous les troubles circulatoires, apte à résorber les hématomes, les hémorroïdes et calmant les hémorragies. Mais c'est la suite du texte de Galien qui nous surprend: si la pierre dite hématite est bonne pour les yeux "nous le savons (ἴσμεν), car c'est là une découverte de la raison" (ἔστι γὰρ εὕρημα λόγου). Autrement dit, il a réussi à intégrer la découverte fortuite dans son système.

Conclusion

En conclusion générale donc, Galien réussit à se persuader de l'efficacité des remèdes qu'il a pris la peine de remarquer dans les lieux les plus divers et à tous les niveaux de société et de culture, de collationner, de vérifier, d'expérimenter et de ré-expérimenter, d'améliorer, de créer, de tester sur le vivant. Les situations extrêmes favorisent évidemment les affirmations déraisonnables de Galien: la gravité de l'épilepsie, la nouveauté catastrophique de la peste dont il entend parler pour la première fois en 166²⁹, l'isolement dans des campagnes dépourvues de corps médical et de produits. Ce "stress" l'oblige à des acrobaties mentales vu qu'il ne veut rien négliger dans le champ du possible, et est alors capable d'une sorte de déguisement rationnel, de justification scientifique qu'il cherche à s'appliquer à lui-même, du moins quand le dégoût ne bloque pas ses efforts. Son intérêt pour la réalité quotidienne, pour la vie autour de lui, et particulièrement, bien sûr, celle de ses patients³⁰, sa façon très pratique d'aborder les nécessités thérapeutiques, le contraignant à discuter avec ses propres théories et ses propres livres.

BIBLIOGRAPHIE ET NOTES

1. Pour se faire une première idée de ce thème on peut lire le chapitre de Voigt S., *Drugs and Pharmacology*. In: HANKINSON R. J., *The Cambridge Companion of Galen*. Cambridge, CUP, 2007, pp. 304-322. Voir dans le même sens TOTELIN L., *And to End on a Poetic Note: Galen's Authorial Strategies in the Pharmacological Books*. *Studies in the history and philosophy of science* 2012; 43: 307-315. Et la contribution (à moitié convaincante seulement) de TOUWAIDE A., *Collecting Books, Acquiring Medicines: Knowledge Acquisition in Galen's Therapeutics*. In: ROTGSCHILD C. K. & THOMPSON T. W., *Galen's De indolentia, Essays on a Newly Discovered Letter*. Tübingen, Mohr Siebek, 2014, pp. 79-88.
2. Ce qu'affirme aussi la recherche biologique et pharmaceutique contemporaine.
3. Galien ne confond pas les deux mots de "chair " telle qu'elle est naturellement, et de "viande" préparée, viande de boucherie propre à la consommation.
4. La plupart des données biologiques ne pouvaient être qu'évaluées par les Anciens, et non mesurées. Cf. GOUREVITCH D., *Subjectivité, appréciation, mesure dans la médecine antique*. *Cuadernos de Filologia Clasica (Estudios griegos e indoeuropeos)* 1996; 6: 159-170.
5. Dans le *De simplicium medicamentorum facultatibus* III 21 = K XI 606, Galien remarque que si on pisse dans le bain, l'urine semble froide, encore une notation triviale mais qui amuse, la pratique du bain romain par des foules dans des thermes publics rendant cette habitude particulièrement dégoûtante.
6. *De simplicium medicamentorum facultatibus* X 15, *De urina* = K XII 284-285.
7. Verser en nappe une certaine quantité de liquide sur une partie du corps.
8. Pour les âges de l'enfance et de la jeunesse chez Galien, cf. Laes CH., *Galen on the Division of Childhood: Some Reconsiderations*. *RSAnt.* 2006; 36: 229-240, et BOUDON-MILLOT V., *Galien de Pergame. Un médecin grec à Rome*. Paris, Les Belles Lettres, 2012, pp. 56-57.
9. Cf. GOUREVITCH D., *Limos kai loimos, A Study of the Galenic Plague*. Paris, De Boccard, 2013.
10. Pour cette affaire et d'autres cf. NUTTON V., *Folk Medicine in the Galenic Corpus*. In: HARRIS W.V., *Popular Medicine in Graeco-Roman Antiquity: Explorations*. Leiden-Boston, Brill, 2016, pp. 272-280.
11. Voir GOUREVITCH D., *Pour une archéologie de la médecine romaine*. Paris, De Boccard, 2011.
12. Autre cas de raisonnement qui déraile pour des raisons de " lutte des classes ": *De simpl. med. temp.* X 2, 22 = K XII 299: il vaut mieux qu'on se passe des

médicaments à base de crotte de bique, “choisissant ce qu’il y a de mieux, surtout pour les gens de la ville et les gens de qualité, pour lesquels moi en tout cas je n’ai jamais fait usage de tel remède si j’en avais sous la main de bien meilleurs... Mais pourtant il arrive qu’on en fasse usage en voyage ou lors de chasses ou d’un séjour à la campagne, quand il n’y a pas de meilleur produit, ou aussi quand il s’agit d’un paysan à la chair dure et ressemblant à celle de l’âne. En effet nombreux sont à la campagne les gens dignes de boire de la crotte de bique ἄξιοι τοῦ πίνειν σπύθαιρα”... Mais bref, chez l’âne, d’avis vétérinaire, ce qui est très dur, c’est la peau, épaisse et résistance, et non la chair.

13. La phrase du Kühn semble fautive.
14. On rapprochera des réflexions antérieures de Scribonius Largus CXCIX: “*Ce n’est pas la connaissance des noms ou de l’apparence des poisons qui est nocive, mais la science de leur dosage. Le médecin ne doit en aucun cas ni chercher à la connaître ni la connaître, s’il ne veut pas être, à juste titre, un objet de haine pour les dieux et les hommes, et outrepasser les limites de sa profession en allant contre les lois humaines et divines*” (trad. Jouanna-Bouchet J., Paris, Les Belles Lettres, 2016).
15. Cette histoire n’est pas prise en considération par GOUREVITCH D. et GRMEK M. D., *Les expériences pharmacologiques dans l’Antiquité*. Archives Internationales d’Histoire des Sciences 1985; 35: 1-27, article inséré tel quel par Grmek M. D. dans son livre, pourtant plus ambitieux, *Le Chaudron de Médée: L’expérimentation sur le vivant dans l’Antiquité*. Le Plessis-Robinson, Synthélabo, 1997.
16. Scribonius Largus avait avoué: *ceterum nemo adhuc correptus hoc malo, quantum ego scio, expeditus est* (CLXXXI 1). Pour le cas d’une mort professionnelle, celle d’une ravaudeuse tombée malade du fait d’une inoculation par la bouche, cf. GOUREVITCH D., *Cherchez la femme*. In: MUDRY Ph., *Le traité des Maladies aiguës et des maladies chroniques de Caelius Aurelianus. Nouvelles approches*. Nantes, Université de Nantes, 1999, pp. 177-211. Comme livre de base on doit toujours choisir celui de THÉODORIDÈS J., *Histoire de la Rage. Cave canem*. Paris, Masson, 1986.
17. Pour ce qui est de la chèvre il faudrait creuser le rapport avec Artémis.
18. GOUREVITCH D., *Le dossier philologique du nyctalope*. In: GRMEK M. D., *Hippocratica*. Paris, CNRS, 1980, pp. 167-187.
19. Cf. GOUREVITCH D., *L’esthétique médicale de Galien*. Les Études Classiques 1987; 55: 267-290.
20. *Des médicaments faciles à se procurer* est rédigé à la fin de la vie de Galien, sous Septime Sévère.

21. On rappellera que le nom de la pivoine est parfois mis en rapport avec celui de Péan, le médecin des dieux.
22. Malibu, Getty Mus. 80.AI.53.
23. DUCOURTHIAL D., *Flore magique et astrologique de l'Antiquité*. Paris, Belin, 2003 (préface de GOUREVITCH D.).
24. Gribomont, spéc. 24 et 30.
25. *De simplicium medicamentorum facultatibus* VI 3 = K XI 859-860. Du temps de Littré on donnait encore du sirop de pivoine aux épileptiques.
26. Pour la couleur verte et le médicament d'Isis, cf. MARGANNE M.-H., *L'emplâtre d'Isis et autres recettes d'origine égyptienne*. In: LABONNELIE-PARDON M., *La coupe d'Hygie. Médecine et chimie dans l'Antiquité*. Dijon, Editions Universitaires de Dijon, 2013, pp. 63-82; et pour les yeux Gaillard-Seux P., *Les maladies des yeux et le lézard vert*. In: DEBRU A., SABBAGH G., *Nommer la maladie: Recherches sur le lexique gréco-latin de la pathologie*. Saint-Étienne, Publications de l'Université, 1998, pp. 93-105; LA GENIÈRE J. de, *Faut-il avoir peur des lézards?* In: HERRING E. et al., *Across Frontiers. Etruscans, Greeks, Phoenicians & Cypriots. Papers in Honour of D. Ridgway and F. R. Serra Ridgway*. London, Accordia Research Institute, University of London, 2006, pp. 157-166.
27. Voir LIMC III Chnoubis.
28. *De simplicium medicamentorum facultatibus* IX 19 = K XII 207. Sur Néchepso, Riess E., "Nechepsonis et Petosiridis fragmenta magica", *Philologus Suppl.* 6, 1891-1893, pp. 325-394, fr. 29. Voir aussi la prescription du *Lapidaire* de Socrate et Denys, 22. Sur les gemmes en jaspé vert avec Chnoubis, voir p. ex. BONNER C., *Studies in Magical Amulets Chiefly Graeco-Egyptian*. Ann Arbor, The University of Michigan Press, 1950, pp. 54-60; MICHEL S., *Bunte Steine - dunkle Bilder: Magische Gemme*. München, Biering & Brinkman, 2001, nos 64-74.
29. BOUDON-MILLOT V., *Galien face à la peste antonine ou comment penser l'invisible*. In: BAZIN-TACHELLA S., QUERUEL D., SAMMAMA E., *Airs, miasmes et contagion. Les épidémies dans l'Antiquité et au Moyen Âge*. Langres, Dominique Guéniot éd., 2001, pp. 29-54.
30. On peut constater cette même attitude pragmatique dans le traité *Sur les facultés des aliments* (édition préparée par WILKINS J., Paris, Les Belles Lettres, 2013).

Correspondence should be addressed to:

dgourevitchbis@gmail.com